

Recherche avancé...>

recherche

en le dernier numero

en archive

Mars 2006 -> Sommaire -> Tradition et liberté: les cou.....

version
imprimable

L'HISTOIRE DE JOSEPH RATZINGER

Tradition et liberté: les cours du jeune Joseph

Les premières années d'enseignement de Joseph Ratzinger dans le souvenir de ses étudiants. «La salle était toujours comble. Les étudiants l'adoraient. Il avait un langage beau et simple. Le langage d'un croyant»

par Gianni Valente

«C'était le début du semestre de l'hiver 1959-1960. Dans la salle 11 de l'Université, qui était pleine d'étudiants, la porte s'ouvrit et entra un jeune prêtre qui, à première vue, pouvait passer pour le premier ou le deuxième vicaire d'une grande paroisse de la ville. C'était notre professeur titulaire de Théologie fondamentale et il avait 32 ans». C'est ainsi que Horst Ferdinand, disparu il y a deux ans après une vie passée dans les services administratifs du Parlement fédéral et les sièges diplomatiques allemands, notait, dans le manuscrit inédit de ses mémoires, l'entrée discrète de Joseph Ratzinger dans la carrière universitaire. Une aventure qui avait commencé quelques mois plus tôt et que le professeur devenu Pape décrit dans son autobiographie comme un début vibrant de promesses: «Désormais professeur titulaire de Théologie fondamentale à l'Université de Bonn, je fis mon premier cours le 15 avril 1959, devant un vaste auditoire qui accueillit avec enthousiasme les accents nouveaux qu'il croyait déceler en moi».

Ces années-là, Bonn se trouve être presque par hasard la capitale de l'Allemagne d'Adenauer. Dans ce pays amputé qui a laissé ses *Länder* orientaux de l'autre côté du rideau de fer, la renaissance économique et civile progresse à pas de géant. Aux élections de 1957, le Parti chrétien-démocrate a franchi le seuil de la majorité absolue des voix. Après le cauchemar nazi, l'Église allemande est légitimement fière d'apporter une contribution essentielle à la reprise du pays. Dans un climat qui pouvait inciter au triomphalisme, le jeune prêtre-professeur Ratzinger a rassemblé depuis peu, dans un article écrit en 1958 pour la revue *Hochland*, les réflexions que lui ont inspirées les brèves mais intenses expériences pastorales qu'il a vécues quelques années auparavant, en tant que vicaire de la paroisse du Précieux-Sang, à Bogenhausen, le quartier de la grande bourgeoisie munichoise. Il déclare que le cliché selon lequel l'Europe est un «continent presque entièrement chrétien» est une «illusion». L'Église de l'après-guerre

lui apparaît au contraire comme l'«Église des païens. Non plus comme autrefois l'Église de païens devenus chrétiens, mais une Église de païens qui s'appellent encore chrétiens mais qui, en vérité, sont devenus païens». Il parle d'un nouveau paganisme «qui croît sans cesse au cœur de l'Église et menace de la détruire de l'intérieur».

Bonn est une petite ville qui panse encore ses blessures de guerre, mais le jeune et brillant professeur bavarois vient du monde



Joseph Ratzinger sur une photo de 1961, pendant qu'il prépare un cours dans la bibliothèque du séminaire de Bonn

protégé et familier du Domberg, la hauteur de Freising sur laquelle se dressent, serrés l'un contre l'autre, la cathédrale, le séminaire où il a été formé et l'École des Hautes Études en Théologie où il a donné ses premiers cours et enseigné à partir de 1958 la Théologie dogmatique et fondamentale. Et la capitale sur le Rhin où il a été appelé à enseigner lui apparaît comme une métropole vivante et ouverte. Il écrit encore dans son autobiographie: «Des stimulations arrivaient de tous les côtés et ceci d'autant plus que la Belgique et la Hollande étaient proches et que, traditionnellement, la Rhénanie est une porte ouverte sur la France». C'est pour lui «presque un rêve» d'avoir été appelé à occuper la chaire qu'avait vainement ambitionnée son maître Gottlieb Sohngen. Et la gratification la plus grande, c'est l'accueil que lui réservent les étudiants.

Un professeur spécial

Dans son autobiographie, Ratzinger décrit ses premiers mois d'enseignement comme «une fête de premier amour». Tous ses étudiants d'alors se rappellent qu'il acquit tout de suite une excellente réputation et que l'on se bousculait aux cours de cet *enfant prodige* de la Théologie.

Voici ce que raconte le spécialiste du judaïsme Peter Kuhn, qui deviendra l'assistant de Ratzinger lorsque celui-ci enseignera à Tübingen: «J'avais alors vingt ans et j'étais luthérien. Je fréquentais la Faculté évangélique de Théologie après avoir suivi les cours de Karl Barth à Bâle. Je fis la connaissance du bavarois Vinzenz Pfnür qui avait quitté Freising pour suivre Ratzinger. Pfnür me dit: tu sais, nous avons un professeur intéressant, cela vaut la peine de l'écouter, même si tu es protestant. Au premier séminaire auquel je participai, je pensai tout de suite: cet homme n'est pas comme les autres professeurs catholiques que je connais». Horst Ferdinand écrit encore dans son manuscrit: «Ses cours étaient préparés au millimètre près. Il les faisait en paraphrasant le texte qu'il avait préparé avec des formules qui semblaient parfois se composer comme une mosaïque, avec une richesse d'images qui me rappelait Romano Guardini. Durant certains cours, comme dans les pauses d'un concert, on aurait pu entendre une mouche voler». Le rédemptoriste Viktor Hahn, qui sera le premier à passer son doctorat avec Ratzinger, ajoute: «La salle de cours était toujours comble, les étudiants l'adoraient. Il parlait un langage beau et simple. Le langage d'un croyant».

Qu'est-ce qui passionne tant les étudiants dans ces cours prononcés avec lenteur, avec concentration, sans gestes théâtraux? Il est évident que ce que ce jeune professeur enseigne, il ne l'a pas inventé, que le personnage principal, ce n'est pas lui. «Je n'ai jamais cherché», explique Ratzinger lui-même dans son livre-interview *Le sel de la terre* «à créer mon système, ma théologie particulière. Si l'on peut parler, en ce qui me concerne, de spécificité, c'est que je me propose de penser avec la foi de l'Église. Et cela signifie penser surtout avec les grands penseurs de la foi».

Les voies conseillées par Ratzinger pour savourer l'aventure de la découverte de la Tradition sont celles-là mêmes qu'il a suivies avec passion dans ses études universitaires: l'historicité de la Révélation, saint Augustin, la nature sacramentelle de l'Église. Il suffit de lire les titres de ses cours et de ses séminaires dans ses premières années d'enseignement. Dans le semestre d'hiver de 1959-1960, il consacre son cours à «Nature et réalité de la Révélation». Le semestre suivant, son cours s'intitule «La doctrine de l'Église». Durant le semestre d'été de 1961, il prend pour sujet les «Problèmes philosophico-religieux dans les Confessions de saint Augustin»...

Si les cours de Ratzinger se distinguent par quelque trait, ce n'est en tous cas pas par un étalage d'érudition savante. Il parle une langue simple et limpide qui va directement au cœur des sujets qu'il traite, même les plus complexes. Roman Angulanza, l'un des premiers étudiants du temps de Bonn, dit ainsi: «Il avait comme reformulé la façon de faire cours. Il lisait ses cours dans la cuisine à sa sœur Marie, qui était une femme intelligente mais qui n'avait pas fait d'études de théologie. Et si sa sœur appréciait, c'était pour lui le signe que son cours allait bien». Alfred Läßle, quatre-vingt-deux ans, professeur, et préfet de Ratzinger au séminaire de Freising, ajoute: «Joseph disait toujours: quand tu fais cours, le meilleur moment, c'est quand les étudiants renoncent à leur stylo et sont là à t'écouter. Tant qu'ils continuent à prendre des notes sur ce que tu dis, cela signifie que tu ne les as pas frappés. Mais quand ils renoncent à leur stylo et qu'ils te regardent pendant que tu parles, alors cela veut dire que, peut-être, tu as touché leur cœur. Il voulait, lui, parler au cœur des étudiants. Ce qui l'intéressait, ce n'était pas seulement de leur apporter des connaissances. Il disait que ce qu'il y a d'important dans le christianisme ne s'apprend que si cela réchauffe le cœur».

C'est à son plaisir de redécouvrir la Tradition en lisant les Pères que le jeune professeur doit sa souplesse et son ouverture totale aux questions vibrantes qui fermentent alors dans la pensée théologique. Enseignant encore à Bonn, à cette époque, de vieux professeurs qui ont été formés selon les principes de l'anti-modernisme le plus borné, qui se limitent à proposer les schémas de la théologie néo-scholastique pour éviter tout ennui avec Rome. Ratzinger, lui, ne semble pas se laisser intimider ni vouloir se plier au conformisme universitaire. Voici ce que raconte Hahn: «Je fus frappé lorsqu'une fois, au cours, il prit prétexte d'un passage de l'Ancien Testament pour comparer l'image de l'Église qui avait alors cours aux empires des Mèdes et des Perses, lesquels pensaient que l'immutabilité de leurs lois les rendaient éternels. Et il ajouta avec feu qu'il fallait se défendre de cette image de l'Église». Ce que confirme Peter Kuhn lorsqu'il dit: «Comparés à lui, les autres professeurs semblaient rigides et ankylosés, enfermés dans leurs schémas, surtout en ce qui nous concernait nous, évangéliques. Il abordait, lui, tous les sujets sans crainte. Il n'avait pas peur de s'aventurer hors des sentiers battus alors que les autres professeurs ne sortaient jamais des rails d'un servile auto-encensement».

Liberté et ouverture, telles sont les caractéristiques qui ressortent de son rapport avec le monde protestant. Un bon nombre d'étudiants de la Faculté de Théologie évangélique – chose tout à fait inusuelle à l'époque – accourent aux cours du jeune professeur



La Rheinische Friedrich-Wilhelms Universität de Bonn

catholique qui, pendant le semestre d'été de 1961, prend pour sujet de son séminaire fondamental "Église, sacrement et foi dans la *Confessio augustana*" et qui, durant le semestre d'hiver 1962-1963, va jusqu'à consacrer son cours au *Tractatus de potestate* de Philipp Melancthon. Vinzenz Pfnür, alors étudiant, celui qui avait suivi Ratzinger de Freising à Bonn, se voit assigner une thèse sur la doctrine de la justification chez Luther. Et bien des années plus tard, il apportera, en tant que professeur d'Histoire de l'Église, sa contribution à l'accord entre catholiques et luthériens sur la justification, signé à Augusta, le 31 octobre 1999. Voici ce qu'il raconte à *30Jours*: «En 1961, Ratzinger a écrit pour le *Lexicon* protestant *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, un article sur le protestantisme dans la perspective catholique. Il était alors insolite de demander à un catholique d'écrire pour cette publication. Dans cet article, Ratzinger notait les points d'opposition avec la théologie dialectique et existentialiste qui dominait alors chez les protestants. Mais il soulignait que, malgré la distance qui séparait les deux "systèmes", ce qui était transmis aux fidèles comme patrimoine de l'Église chez les catholiques et chez les protestants, par exemple la prière, constituait des points sur lesquels les deux confessions étaient proches l'une de l'autre».

Ratzinger et Schlier devinrent amis

La liberté que manifeste le jeune professeur bavarois par rapport aux schémas traditionnels apparaît encore dans ses affinités électives avec des personnes considérées comme des figures de frontière par l'*establishment* théologique de l'époque. C'est à Bonn que Ratzinger rencontre et commence à fréquenter Heinrich Schlier, le grand exégète luthérien qui s'est converti au catholicisme en 1953. Voici les explications que donne Pfnür: «Schlier était, en tant qu'élève de Rudolf Bultmann, un maître de méthode exégétique, historique et philologique. Au sujet de la question du Jésus "historique", Schlier pense qu'il est possible de reconstituer les aspects décisifs de ce qu'a vécu Jésus mais que le Jésus de la foi n'est pas accessible à travers la reconstitution de l'historien mais seulement à travers les quatre Évangiles, dans la mesure où ils sont les seules interprétations légitimes. L'existentialisme théologique de Bultmann risquait cependant de réduire la Résurrection à un phénomène intérieur, mental et psychologique, vécu par les disciples dans l'intimité de leur propre vision de la foi. Pour Schlier, en revanche, les Évangiles, tels qu'ils sont lus et interprétés par l'Église, décrivent des événements réels et non des visions intérieures produites par le sentiment religieux des apôtres. Ce fut sur cette idée qu'ils partageaient que Ratzinger et Schlier devinrent amis». Une approche qui reprend et valorise avec un discernement critique des traits importants de la leçon de Bultmann sur la façon de s'approcher de l'Écriture Sainte, sans fermetures ni a priori. Entre la fin des années Soixante et le début des années Soixante-dix, les deux professeurs animeront ensemble les semaines d'étude pour les jeunes théologiens organisées à Bierbronnen, dans la Forêt Noire. Schlier sera aussi invité aux rassemblements périodiques de théologie du cercle des étudiants doctorants de Ratzinger, rassemblements qui devinrent systématiques à partir de la période de l'enseignement à Tübingen. Mais dans les années de Bonn, la sympathie de Ratzinger pour le grand exégète ne semble pas partagée par le reste du corps universitaire. Après sa conversion au catholicisme qui lui retire toute possibilité d'enseigner à la Faculté évangélique, Schlier ne trouve pas de poste dans la Faculté de Théologie catholique et finit sur une voie de garage à la Faculté de Philosophie où il enseigne la Littérature chrétienne de l'Antiquité. Les étudiants accourent de toute l'Allemagne, de Hollande et de Belgique pour l'écouter. «Mais certains professeurs», rappelle Peter Kuhn, «lui étaient hostiles. Ils considéraient comme suspect le fait qu'il vînt du luthérianisme et de Bultmann. Et ils étaient aussi jaloux de l'ampleur de son horizon humain et intellectuel».

Une autre amitié "de frontière" marque les années de Ratzinger à Bonn: c'est celle qu'il noue avec l'indianiste Paul Hacker dont Ratzinger souligne le génie dans sa biographie. Parti du luthérianisme, Hacker deviendra lui aussi catholique dans un parcours fait «de nuits entières» passées «à dialoguer avec les Pères ou avec Luther devant une ou même plusieurs bouteilles de vin rouge». Ratzinger met à profit les connaissances illimitées de Hacker sur l'hindouisme, quand il prépare ses cours d'Histoire des religions, lesquelles font partie de la Théologie fondamentale. C'est sur l'hindouisme que se concentre, ces années-là, l'intérêt de Ratzinger pour le monde des religions. «Il y avait des étudiants qui s'en plaignaient et qui s'en moquaient. Ils disaient: Ratzinger est plongé jusqu'au cou dans l'hindouisme, il ne nous parle que de Rama et de Krishna, nous n'en pouvons plus...». Mais c'est aussi à ces années que remonte la première rencontre significative de Ratzinger avec une personnalité du monde juif: le rabbin Horowitz qui tenait un séminaire à la Faculté évangélique de Théologie.

Les années du Concile

Ces années-là, nombreuses sont les chaires de la Faculté de Théologie de la capitale allemande à être occupées par des professeurs de prestige. Il y a le grand historien de l'Église, Hubert Jedin qui, selon certains étudiants de l'époque, serait l'origine de l'appel de Ratzinger à Bonn. Il y a l'historien des dogmes Theodor Klauser, la star de la Faculté qui, toujours habillé avec élégance, circule en ville au volant de sa rutilante Mercedes (Ratzinger utilise les transports publics ou va à pied, on le reconnaît de loin avec son immanquable béret basque qu'il appelle lui-même avec ironie «mon heaume de rapidité»); il y a l'autre dogmatique bavarois Johann Auer que Ratzinger retrouvera comme collègue lorsqu'il enseignera à Ratisbonne. Commence alors à se former autour de Ratzinger un petit cénacle d'étudiants parmi lesquels se trouvent Pfnür, Angulanza et quelques autres. Le dimanche, Ratzinger les invite à déjeuner dans sa petite villa de la Wurzerstrasse à Bad Godesberg où il s'est installé après avoir quitté le Collège de Théologie Albertinum où il habitait précédemment. Il vit avec sa sœur Marie qui a, entre autres qualités, d'être



La Westfälische Wilhelms Universität de Münster

une bonne cuisinière. Auer participe de temps à autre à ces déjeuners bavares.

À Bonn, Ratzinger engage aussi son premier assistant. Il s'agit de Werner Böckenförde, disparu il y a deux ans. Cet homme à la forte personnalité, originaire de Münster, donne parfois l'impression de vouloir "gouverner" son professeur. Voici ce que dit Angulanza à son sujet: «Böckenförde estimait Ratzinger comme théologien mais il s'intéressait davantage aux processus et aux faits de type politico-ecclésiastique qu'il jugeait de façon très critique. Le rapport entre les deux hommes, formellement correct, n'était pas familial».

L'atmosphère dynamique et sereine dans laquelle Ratzinger travaille à Bonn n'est cependant pas destinée à durer. Les centaines d'étudiants qui se pressent aux cours de ce jeune professeur de trente ans suscitent l'envie des vieux professeurs comme Johannes Botterweck (Ancien Testament) et Theodor Schäfer (Nouveau Testament). «Je ne saurais pas juger Schäfer parce que je n'ai jamais suivi ses cours arides, dans lesquels il se limitait à citer à la lettre son *Abrégé à l'introduction du Nouveau Testament*. Botterweck nous apparaissait à nous étudiants comme un homme plein de lui-même, présomptueux et polémique». Les jalousies universitaires s'avivent lorsque Jean XXIII convoque le Concile Vatican II et que le cardinal de Cologne Joseph Frings, après avoir écouté une conférence du jeune professeur bavarois sur la théologie du Concile, le choisit comme conseiller théologique en vue de sa participation aux assises conciliaires. Frings et son secrétaire Hubert Luthe – futur évêque d'Essen et camarade d'études de Ratzinger à l'Université de Munich – envoient à leur collaborateur les *schemata* des documents élaborés par la commission préparatoire pour avoir son avis. Ratzinger, d'après ce qu'il dit lui-même dans son autobiographie, éprouve à la lecture de ces documents «une impression de rigidité et de manque d'ouverture, le sentiment d'un lien excessif avec la théologie néo-scholastique, d'une pensée trop professorale et peu pastorale». C'est lui qui rédige la fameuse conférence lue par Frings à Gênes, le 19 novembre 1961, sur "le Concile Vatican II face à la pensée moderne", laquelle résume les attentes de réforme suscitées par l'imminente assemblée ecclésiale dans une bonne partie des évêchés européens. Quand s'ouvre le Concile, Frings se fait accompagner à Rome par son conseiller et obtient pour lui la nomination officielle de théologien du Concile. Il lui demandera de l'aider à rédiger les interventions dans lesquelles sont exposées les idées de l'aile réformiste de l'assemblée conciliaire. Et il fournira ainsi à son collaborateur l'occasion de devenir l'un des acteurs principaux "dans les coulisses" du Concile. Mais à Bonn, cette mise à l'honneur du talent du jeune théologien n'est pas du goût de tout le monde. Et l'atmosphère se fait lourde.

Invidia clericorum

Parmi les doctorants de Ratzinger se trouvent deux étudiants orthodoxes, Damaskinos Papandréou et Stylianos Harkianakis, aujourd'hui tous les deux métropolitains du Patriarcat œcuménique de Constantinople. Le Conseil de Faculté repousse la demande faite par ces deux étudiants de faire leur doctorat à la Faculté catholique. Pendant un séjour que Ratzinger fait à Rome pour le Concile, les notes des travaux de certains de ses étudiants sont baissées par ses détracteurs. On s'oppose à la thèse de son étudiant Johannes Dörmann sur les nouvelles notions introduites dans l'évolutionnisme par les études de Johann Jacob Bachofen (le premier à théoriser l'existence d'un patriarcat originaire primitif), sous prétexte qu'il ne s'agit pas d'une recherche de théologie. Ratzinger repense au drame qu'il a personnellement vécu lorsque, lors de son examen d'habilitation, le professeur de Théologie dogmatique, Michael Schmaus, a tenté de refuser sa thèse sur Bonaventure en la taxant de moderniste. Et il comprend qu'il est temps pour lui de changer d'air.

En 1962 se libère la chaire de Théologie dogmatique à la prestigieuse Université de Münster: le grand théologien dogmatique Hermann Volk, nommé évêque de Mayence, demande que Joseph Ratzinger soit appelé à lui succéder. «Dans un premier temps», rappelle Viktor Hahn, «le professeur refusa cet appel: il ne voulait pas quitter Bonn, entre autres pour ne pas s'éloigner de Cologne où avait commencé sa collaboration avec Frings. Mais quatre mois plus tard, il revint sur sa décision et accepta. Il est sûr que sa nomination comme expert du Concile avait accru l'hostilité autour de lui. Je demandai à Jedin si c'étaient les autres professeurs qui s'étaient débarrassés de lui. Il me répondit: vous pourriez ne pas avoir tort». Botterweck se vantera en bavardant avec ses collègues de l'avoir «fait fuir» de Bonn.

Ratzinger s'installe à Münster avec sa sœur Marie dans une petite villa sur l'avenue Annette von Droste Hülshoff, près du lac artificiel Aasee. Deux étudiants viennent habiter à l'étage supérieur: il s'agit des «très fidèles» Pfnür et Angulanza qui l'assistent comme collaborateurs scientifiques à l'Université. Il célèbre la messe tôt le matin, dans la chapelle d'une maison de santé voisine, puis il se rend à la Faculté à bicyclette. «Münster est une ville de plaine», raconte Peter Kuhn, «elle n'est pas loin de la Hollande, et là tout le monde se déplaçait à bicyclette, comme du reste beaucoup de gens le font encore aujourd'hui. J'ai dit à Pfnür d'en acheter une pour notre professeur, mais c'est un homme parcimonieux et il en a acheté une d'occasion. Elle était en si mauvais état qu'aujourd'hui encore je me moque de lui en disant que c'est à cause de cette bicyclette que le Pape a maintenant encore mal aux genoux...». Le cercle des étudiants qui demandent à faire leur doctorat avec Ratzinger s'élargit à Münster. Celui-ci continue avec les plus intimes la tradition des déjeuners bavares. Parfois la petite troupe des théologiens va déjeuner avec son professeur dans une auberge sur le lac qui semble avoir été conçue spécialement pour eux: elle s'appelle Zum Himmelreich, Au Règne des Cieux.

Ratzinger trouve à la Faculté une atmosphère cordiale et stimulante. «La Faculté de Münster», rappelle Pfnür, «était un Faculté en plein essor qui offrait des

espaces et des possibilités financières supérieurs à ceux de Bonn. La Théologie dogmatique était en outre une spécialité plus adaptée à Joseph Ratzinger, il pouvait mieux y mettre à profit sa préparation patristique et scripturaire». Les thèmes «classiques» de l'enseignement de Ratzinger sont reproposés à la lumière de ce qui se passe au Concile en cours à Rome. En 1963, ses cours sont consacrés à l'Introduction à la dogmatique et à la doctrine sur l'Eucharistie. Le séminaire se concentre sur le sujet «Écriture et Tradition». En 1964 et 1965, les séminaires portent sur la constitution *Lumen gentium* du Concile Vatican II. Dans le semestre d'hiver 1965-1966 l'un des cours de Théologie dogmatique est consacré à une rétrospective du Concile qui vient de se terminer et le séminaire prend pour point de départ la constitution conciliaire *Dei Verbum* sur la Révélation.

Les relations de Ratzinger avec ses collègues sont sans problèmes. Joseph Pieper enseigne à la Faculté de Philosophie. Le combatif Erwin Iserloh, connu pour son esprit de contradiction, enseigne à celle de Théologie. Durant ces années, viennent s'ajouter au corps professoral de jeunes promesses de la théologie allemande comme Walter Kasper et Johannes Baptist Metz, le père de la théologie politique, avec lequel Ratzinger polémiquera plus tard. Mais à l'époque de Münster, personne ne semble souffrir de la préférence que manifestent les étudiants pour Ratzinger. «Il y avait», dit encore Pfnür, «environ 350 inscrits au cours, mais une moyenne de 600 personnes y assistaient. Les étudiants d'autres Facultés, comme celles de Philosophie et de Droit, venaient eux aussi écouter Ratzinger. Nous avons photocopié le cours d'Ecclésiologie sur le caractère central de l'Eucharistie et nous en avons vendu 850 exemplaires». «À Münster», dit Kuhn avec ironie, «Pfnür avait monté une petite imprimerie. Il photocopiait les cours et puis il les envoyait par paquets entiers dans toute l'Allemagne aux fans de Ratzinger qui se trouvaient dispersés dans les Facultés de Théologie».

«Joseph disait toujours: quand tu fais cours, le meilleur moment, c'est quand les étudiants renoncent à leur stylo et sont là à t'écouter. Tant qu'ils continuent à prendre des notes sur ce que tu dis, cela signifie que tu ne les as pas frappés. Mais quand ils renoncent à leur stylo et qu'ils te regardent pendant que tu parles, alors cela veut dire que, peut-

L'intense participation de Ratzinger au Concile contribue à accroître sa réputation. Il donne par écrit son avis à son cardinal, il est chargé de rédiger des schémas de documents qui puissent éventuellement se substituer à ceux que prépare la Curie romaine. Il fréquente tous les grands théologiens du Concile et collabore avec eux: Yves Congar, Henri de Lubac, Jean Daniélou, Gérard Philips, Karl Rahner. «Il nous racontait, à nous, étudiants», rappelle Pfnür, «que c'étaient les théologiens et les évêques latino-américains qui l'impressionnaient particulièrement». Quand il rentre en Allemagne, à la fin des sessions romaines, il rend compte publiquement des travaux du Concile dans des conférences où la foule se presse. Ce sont des occasions de réflexion dans lesquelles le jugement de Ratzinger se démarque, entre autres, du nouveau triomphalisme progressiste et de l'excitation polémique qui semble déjà avoir contaminé d'autres théologiens «réformistes» du Concile. «Chaque fois que je revenais de Rome», raconte-t-il dans son autobiographie, «je trouvais dans l'Église et parmi les théologiens un état d'agitation toujours plus grand. On avait de plus en plus l'impression que, dans l'Église, il n'y avait rien de stable, que tout pouvait être sujet à révision». «Les premiers indices du chaos», dit aujourd'hui Pfnür, «il les a enregistrés non pas tant à la Faculté que dans les paroisses. Les curés commençaient à changer la liturgie à leur gré, et il a tout de suite porté sur ce fait un jugement très critique».

À la Faculté, les choses continuent à bien aller. Ratzinger jouit de l'estime unanime de ses collègues et de ses étudiants. Hahn raconte à *30Jours* un épisode significatif: «Un jour, j'ai trouvé la salle de cours pleine: tout le monde voulait assister à une disputatio publique entre Johannes Baptist Metz et le théologien suisse Hans Urs von Balthasar, lequel critiquait la théologie politique du premier. Metz a demandé à Ratzinger de coordonner le débat. Entre une intervention et l'autre des deux adversaires, notre professeur résumait leur pensée avec une telle intelligence qu'il rendait clairs et intéressants les passages les plus obscurs de leurs interventions. À la fin, le public a applaudi avec respect Metz et Balthasar. Mais les applaudissements les plus longs et les plus enthousiastes ont été réservés à l'arbitre».

Des cours où l'on se bouscule, des collègues qui l'estiment, des rapports avec les évêques et les théologiens du monde entier... Qu'est-ce qui pousse donc Ratzinger à quitter Münster?



Joseph Ratzinger, expert au Concile œcuménique Vatican II, sur une photo de l'automne 1964

L'«appel» de Küng

Le professeur de renommée désormais internationale n'est pas de ceux qui sacrifient leur vie et leurs amitiés à leur carrière d'ecclésiastique universitaire. Sa sœur Marie, qui veille sur lui avec un dévouement presque maternel, n'a pas réussi à s'habituer à la belle ville de Westphalie. Pour elle, le plus bel endroit de Münster, c'est la gare d'où partent les trains pour la Bavière. «Quelques années plus tard», raconte Hahn, quand je lui ai demandé pourquoi il était parti, il m'a confirmé

être, tu as touché leur cœur. Il voulait, lui, parler au cœur des étudiants. Ce qui l'intéressait, ce n'était pas seulement de leur apporter des connaissances. Il disait que ce qu'il y a d'important dans le christianisme ne s'apprend que si cela réchauffe le cœur» (Alfred Läßle)



Ratzinger, professeur de Théologie dogmatique à l'École des Hautes Études en Philosophie et Théologie de Freising, en 1959

(avec la collaboration de Pierluca Azzaro)

que sa sœur n'était pas heureuse à Münster. Elle lui avait consacré sa vie et il ne pouvait pas ne pas tenir compte de sa nostalgie». Ainsi quand, en 1966, arrive un appel pour la seconde chaire de Théologie dogmatique de la Faculté de Théologie de Tübingen, Ratzinger n'hésite pas longtemps. Dans son premier voyage vers la ville souabe, il est accompagné, comme d'habitude, de Pfnür qui prendra soin de son déménagement. Ratzinger est accueilli par un théologien qu'il connaît depuis 1957 et qu'il a rencontré aussi au Concile. C'est un homme qu'il estime et qui est intervenu sur ses collègues de Faculté pour le faire venir à Tübingen. Il les invite à déjeuner et se montre plein d'empressement et de cordialité à l'égard de la nouvelle acquisition de la Faculté de Tübingen. Il s'appelle Hans Küng.

À suivre...

[home page](#)

[sommaire](#)

[archives](#)

[suppléments](#)

[abonnements](#)

[colophon](#)

[contacts](#)

© 30Jours dans l'Église et dans le monde. Tous les droits sont réservés



30JOURS

Dans
l'Église et
dans le
monde
mensuel
international
dirigé par
Giulio
Andreotti

Extrait du N. 5 - 2006

L'HISTOIRE DE JOSEPH RATZINGER

1966-1969. Les années difficiles d'enseignement à Tübingen

D'anciens étudiants et collègues évoquent le Ratzinger professeur dans la citadelle théologique de Tübingen. Là, son adhésion sans repentir à la réforme conciliaire fut soumise à l'épreuve du nouveau triomphalisme clérical et à la contestation bourgeoise

par Gianni Valente

Au milieu des années Soixante du siècle dernier, Tübingen apparaît à tous les théologiens allemands qui se respectent comme une sorte de Terre promise. Avec son centre de théologie séculaire, d'abord "papiste" mais passé très vite au luthéranisme, et avec sa faculté de Théologie catholique qui connut un vigoureux départ au milieu du XIXe siècle, la citadelle théologique souabe semble le lieu idéal pour qui veut participer à l'effervescence conciliaire et scruter les «signes des temps» en renouant avec une grande et prestigieuse tradition et en se confrontant avec elle.

En 1966, Joseph Ratzinger n'a pas encore quarante ans mais il a déjà les cheveux blancs et sa renommée d'enfant prodige de la théologie allemande a été consacrée par sa participation intense et déterminante à l'aventure conciliaire. Vatican II est sur le point de se conclure, l'air est encore tout vibrant d'espoir et de confiance. Mais l'attente d'un temps favorable pour l'Église dans le monde est traversée d'étranges et nouveaux signes. Déjà cette année-là, dans une conférence où il présente le bilan du Concile, Joseph le bavarois fait état de cette situation de clair-obscur: «Il me semble important», dit-il, «de montrer les deux visages de ce qui nous a remplis de joie et de gratitude au Concile [...]. Il me semble important de signaler aussi le dangereux et nouveau triomphalisme dans lequel tombent souvent ceux-là mêmes qui dénoncent le triomphalisme passé. Tant que l'Église est de passage sur la terre, elle n'a pas le droit de se glorifier d'elle-même. Cette nouvelle manière de se glorifier pourrait devenir plus insidieuse que les tiaras et les chaises gestatoires qui, de toutes façons, prètent désormais plus à sourire qu'à s'enorgueillir».

C'est Hans Küng qui fait tout pour que la faculté catholique de Tübingen appelle le professeur qui n'enseigne à Münster que de puis trois ans. Il est en cela soutenu par son jeune collègue Max Seckler qui évoque pour *30Jours* ce souvenir: «Il y a eu à cette époque, en raison du départ en retraite de différents vieux professeurs, un *turnover* générationnel. Pour donner une impulsion à la faculté, certains poussaient à appeler à la chaire de Théologie dogmatique des professeurs plus mûrs, à la réputation déjà consolidée. En 1966, j'avais trente-neuf ans, Küng trente-huit. C'est nous qui nous sommes battus pour appeler un autre professeur jeune. Et Ratzinger était alors l'homme de l'avenir». Le professeur bavarois, gentil



Joseph Ratzinger et, sur le fond, l'Université de Tübingen

et plein de réserve, et son collègue suisse, fougueux et polémique, se connaissent depuis 1957. Ils ont collaboré comme experts de théologie à la dernière session du Concile et entre eux sont déjà apparues des divergences évidentes sur la façon dont le Concile

devait influencer sur la vie ordinaire de l'Église. Mais, à cette époque, comme l'explique Ratzinger dans son autobiographie, «[ils] considéraient tous deux cela comme une différence légitime de positions théologiques» qui «ne devait pas entamer [leur] accord de fond de théologiens catholiques». Ils figurent tous deux, depuis 1964, parmi les membres fondateurs de *Concilium*, la revue internationale du “front uni” des théologiens conciliaires. Seckler explique encore: «Küng savait que Ratzinger et lui-même avaient des points de vue différents sur beaucoup de choses, mais il disait: avec les meilleurs on peut traiter et collaborer, ce sont les gens mesquins qui créent des problèmes». Le professeur Wolfgang Beinert, ancien étudiant de Ratzinger à Tübingen, ajoute: «Küng a peut-être appelé Ratzinger justement pour que les étudiants puissent se confronter à un théologien du Concile différent de lui, pour faire contrepoids à sa théologie unilatérale. Certains professeurs moins ouverts ne percevaient même pas la différence entre les deux experts et voyaient aussi en Ratzinger un dangereux réformateur libéral. Ils disaient: un Küng nous suffit».

Un magnétophone pour le best seller

Ratzinger, comme toujours, se dépense sans s'épargner dans ce nouveau début de Tübingen. Il espère que sa nouvelle position va lui permettre de nouer des rapports fructueux, en particulier avec les théologiens évangéliques de la faculté protestante. Son enthousiasme et la qualité incomparable de son enseignement – une théologie substantielle nourrie des Pères et de la liturgie, un langage lumineux et léger frôlant souvent la poésie, une façon d'aborder sans réticence tous les problèmes de ces temps de grande confusion – trouvent un écho ardent et imprévu dans le cœur de nombreux étudiants de théologie, mais aussi dans d'autres cœurs. Plus de quatre cents étudiants se bousculent immédiatement à ses cours. Ils sont même si nombreux à vouloir suivre ses séminaires qu'on les soumet, pour les sélectionner, à une épreuve de latin et de grec. Le prélat Helmut Moll qui, plus tard, collaborera pendant de longues années avec son ancien professeur à la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, évoque ce souvenir: «Pour participer à un séminaire sur la mariologie, j'ai dû passer un pré-examen sur des textes mariaux des premiers siècles en grec et en latin. Mais entre Ratzinger et les autres, il n'y avait pas de comparaison. Les cours des professeurs d'inspiration néo-scolastique que j'avais suivis à Bonn semblaient froids et arides. Ils consistaient en une liste de définitions doctrinales exactes et c'est tout. Quand, à Tübingen, j'ai entendu Ratzinger parler de Jésus ou de l'Esprit Saint, j'ai eu l'impression que, par moments, il y avait dans ses paroles comme une prière».

En 1967, Ratzinger réalise un projet qu'il caresse depuis dix ans: une série de cours qui ne soient pas uniquement réservés aux étudiants en Théologie et dans lesquels serait analysé le *Credo des Apôtres*. Affrontant toutes les idées nouvelles et les inquiétudes de l'époque, ces cours sont destinés à confirmer «le contenu et la signification de la foi chrétienne», qui apparaissent alors au jeune professeur comme «enveloppés d'un nébuleux halo d'incertitude, comme cela ne s'est peut-être jamais produit jusqu'alors dans l'histoire». Tôt le matin, viennent l'écouter des universitaires de toutes les facultés mais aussi des curés, des religieux, de simples fidèles. Peter Kuhn, que Ratzinger a appelé à Tübingen comme assistant, a l'habitude de travailler très tard sur ses livres et il ne parvient pas toujours à rester éveillé pendant ces leçons de la première heure. «Quand il m'arrivait de m'assoupir», dit-il, «mes voisins me donnaient de coups de coude parce qu'ils voyaient que le professeur s'était aperçu que je dormais. Je cherchais à donner le change en prenant une pose de penseur». En compensation, Kuhn apporte à ces cours son encombrant magnétophone dont il fait ensuite transcrire les cassettes par la secrétaire. C'est de ces enregistrements que naîtra le livre *Introduction au christianisme*, le premier best-seller de Ratzinger, publié par l'éditeur Heinrich Wild: dix éditions dans la seule première année, puis le livre sera traduit dans un vingtaine de langues. La même année, le professeur nouvellement arrivé participe activement aux manifestations organisées pour le cent cinquantième anniversaire de la faculté catholique de Théologie. C'est, selon lui, une bonne occasion de se plonger dans l'étude de la fameuse école de Tübingen pour en tirer de nouvelles perspectives. Cette école était constituée d'un groupe de théologiens réunis autour de Johann Adam Mohler qui, dans les premières décennies du XIXe siècle, avaient contribué de façon décisive à la création de la théologie historique. Ces théologiens proposaient une approche fondée sur l'histoire du salut que Ratzinger lui-même avait privilégiée dès ses recherches de Freising et de Munich. Il serait beau – pense Ratzinger – de récupérer la leçon de Mohler et de son groupe pour donner de la force au chemin de témoignage dans le monde moderne qu'a suggéré le Concile. Mais le climat de la faculté est conditionné et son attention détournée par d'autres dynamiques. «Ratzinger», conclut brièvement Kuhn, «espérait peut-être se relier à la grande tradition de Tübingen. Mais quand nous sommes arrivés, cette grande tradition n'existait plus».

L'orgueil professionnel des clercs

Les rapports de Ratzinger avec ses collègues de Tübingen resteront formellement corrects et courtois jusqu'à la fin. Dans ses cours, Küng proclame à haute voix son estime pour le théologien bavarois et affirme à plusieurs reprises leur concordance de vue. Ratzinger déclare lui aussi en public qu'avec son mentor suisse il n'y a pas de problèmes.

Excusationes non petita.

Entre les deux grands de la faculté, titulaires des deux chaires de Théologie dogmatique, les différences de nature et de caractère ont toujours été évidentes. Le Suisse fougueux circule dans son Alfa Romeo blanche, s'habille avec une élégance bourgeoise. C'est lui que recherchent les journalistes quand ils ont besoin de quelqu'un qui ne mâche pas ses mots dans les polémiques brûlantes qui traversent l'Église



Des étudiants catholiques et évangéliques manifestent dans les rues de Bonn, en mai 1966

d'après le Concile. Le gentil bavarois va à pied ou en bus. Il dit la messe tous les matins dans la chapelle d'un foyer pour étudiantes et, pour le reste, il travaille et prépare ses cours en restant fidèle à son style austère et réservé. «Une fois qu'il était en déplacement avec des étudiants», raconte Kuhn, «nous nous sommes arrêtés dans une auberge pour déjeuner; il n'a commandé pour lui comme pour nous que des saucisses viennoises. Il pensait que nous étions tous aussi frugaux que lui. Cette fois-là, nous n'avons pas osé lui faire comprendre que nous étions jeunes et que nous avions faim. Il l'a peut-être compris tout seul et, dans d'autres circonstances de ce genre, il s'est toujours soucié que chacun choisisse avec soin les plats du menu qu'il préférerait...». Mais c'est dans l'expérience concrète de la vie de faculté, entre cours, séminaires, conférences et examens, que, sous l'apparent consensus "conciliaire", la distance qui croît entre Ratzinger et certains de ses collègues porte sur des points cruciaux.

Ratzinger croit que toutes les choses importantes qui l'ont fait exulter pendant le Concile – le renouveau biblique et patristique,

l'ouverture au monde, la demande sincère de l'unité avec les autres chrétiens, la libération de l'Église de tous les oripeaux qui l'alourdissent et l'entravent dans sa mission – n'ont rien à voir avec les ardeurs corrosives et iconoclastes qui enflamment beaucoup de ses collègues. Le rôle joué par beaucoup de théologiens dans l'orientation donnée aux travaux du Concile s'est transmué pour beaucoup d'entre eux en un orgueil professionnel qui les conduit à vouloir tout soumettre au tribunal des "experts", y compris les facteurs les plus élémentaires de la doctrine et de la vie de l'Église. «Aux cours», raconte Moll, «toute entente minimum, même sur les données essentielles de la foi, semblait avoir disparu. Et nous étudiants, la tête nous tournait. Il fallait en permanence prendre position sur des points qui semblaient auparavant hors de discussion: le diable existe-t-il ou non? Y a-t-il sept sacrements ou bien seulement deux? Ceux qui ne sont pas ordonnés peuvent-ils célébrer l'eucharistie? Existe-t-il une primauté de l'évêque de Rome ou la papauté est-elle un régime despotique à abattre?». Voici ce qu'ose dire le rédemptoriste Réal Tremblay, venu du Canada à Tübingen, en 1969, pour y faire son doctorat avec Ratzinger et enseignant aujourd'hui à l'Académie Alfonsienne: «J'ai toujours pensé que l'agressivité que pouvait manifester Küng venait des problèmes qu'il avait rencontrés à Rome en tant qu'étudiant. Küng fait partie des gens qui n'ont pas su laisser se décanter la rancœur contre Rome qu'ils accumulée au cours de leurs expériences personnelles de jeunesse. Ratzinger n'avait pas ces problèmes, ne serait-ce que parce qu'il n'avait pas fait ses études à Rome».

Le théologien bavarois, qui a été formé à l'école de saint Augustin, de Newman et de Guardini souffre du nouveau conformisme qui semble avoir contaminé beaucoup de ses collègues comme l'exégète Herbert Haag, le moraliste Alfons Auer, le canoniste Johannes Neumann. Lui qui s'est lié d'amitié au Concile avec Congar et de Lubac ne cache pas qu'il n'est pas d'accord avec les mots d'ordre du nouveau triomphalisme "progressif". Le père Martin Trimpe, l'un des étudiants les plus proches de Ratzinger dans les années de Tübingen et de Ratisbonne, rapporte ce souvenir: «Une fois, dans une salle archi-comble, se déroulait un débat entre différents professeurs sur la primauté du pape. Küng avait dit que Jean XXIII représentait le modèle authentique du pape parce que sa primauté était de caractère pastoral et non juridictionnel. Ratzinger n'avait rien dit. Les étudiants se sont mis alors à scander son nom: *Rat-zin-ger! Rat-zin-ger!* Ils voulaient connaître son avis. Celui-ci a alors répondu paisiblement qu'il fallait corriger le cadre dans lequel s'était situé Küng parce qu'on devait tenir compte de tous les aspects du ministère pétrinien. On risquait sinon, à n'insister que sur l'aspect pastoral, de représenter non le pasteur de l'Église universelle mais une marionnette universelle que l'on pouvait actionner à son gré».

Ratzinger ne s'aligne pas, il garde son esprit critique, mais ce n'est certainement pas lui qui cherche la polémique ou le conflit avec ses collègues. Il n'est pas batailleur de nature, il n'aime pas ferrailler, il déteste les rixes universitaires. Il n'a aucunement l'intention de jouer le rôle de celui qui est contre tout et d'organiser la résistance à la dérive en cours.

De fait, on n'enregistre pas, dans les années de Tübingen, de conflit ouvert entre Ratzinger et le reste du corps professoral, lequel le choisit même comme doyen. Les rapports avec Küng eux-mêmes ne tournent pas au conflit sanglant. Ils deviennent simplement plus lâches à travers un détachement intérieur lent et silencieux, un éloignement progressif. «Küng n'a attaqué Ratzinger qu'une seule fois», fait remarquer Seckler, «et ce n'était pas à cause de la théologie». Ils se sont mis d'accord pour assurer alternativement, par semestre, l'un, le cours principal de Théologie et l'autre, le cours de soutien, cours plus léger qui libère du temps pour d'autres activités. Quand Ratzinger annonce qu'il va quitter Tübingen parce qu'il a été "appelé" par la nouvelle faculté de Théologie de Ratisbonne, sa décision bouleverse les plans de son collègue qui a déjà pris toute une série d'engagements pour son semestre "léger". Seckler ajoute: «Küng a tempêté, attaqué, invectivé Ratzinger, insistant pour qu'il respecte leur accord. Ratzinger est resté calme mais inébranlable dans sa décision».

Avant cette crise de fureur, ce qui a convaincu plus encore Ratzinger qu'il est temps de changer d'air, c'est que, sur ces rapports déjà effilochés par les turbulences post-conciliaires, tombent «comme la foudre» (c'est ainsi que s'exprime dans son autobiographie celui qui était alors le préfet de l'ex-Saint-Office) les événements de Soixante-huit.

De Tübingen à Ratisbonne

La bourgeoisie se conteste elle-même. Les enfants des classes moyennes se rebellent contre leurs pères. À Berlin, les manifestations

contre les lois d'urgence votées pour la défense de la sécurité nationale font un mort. Les centres universitaires de Berlin et de Francfort s'embrasent les premiers mais le feu gagne vite aussi les facultés de Théologie. À Tübingen, justement, enseigne à la faculté de philosophie Ernst Bloch qui, dans son livre *Le principe Espérance*, indique dans un messianisme judéo-chrétien sécularisé la source ultime du vent de révolution qui souffle sur l'Europe. Une perspective qui – écrit Ratzinger dans son autobiographie – «précisément parce qu'elle se fondait sur l'espérance biblique, renversait celle-ci de manière à conserver la ferveur religieuse mais en éliminant Dieu et en le remplaçant par l'action politique de l'homme». La foi – explique toujours Ratzinger dans l'introduction qu'il écrivit en 2000 pour la réédition de son best-seller *Introduction au christianisme* – «cédait à la politique le rôle de force salvifique». Dans cette «nouvelle fusion d'impulsion chrétienne et d'action politique au niveau mondial», beaucoup de chrétiens éprouvaient l'ivresse d'être redevenus les protagonistes de l'histoire. Après que la culture occidentale la plus avancée avait tenté de reléguer la religion dans la sphère de l'intime et du subjectif, maintenant, avec une Bible «relue avec une autre clef et une liturgie célébrée comme un accomplissement préalable et symbolique de la révolution et comme préparation à celle-ci [...], le christianisme débarquait de nouveau dans le monde, en se présentant comme message "historique"». Le programme "démocratisant" des théologiens à la page se trouve soudainement dépassé. Il ne s'agit plus d'apporter des retouches à l'équipe ecclésiale et de favoriser son ouverture au monde mais de démolir, dans l'abattement de l'ancien régime, la forme historique qu'a assumée l'Église. «Unter den Talaren der Muff von tausend Jahren», crient les étudiants des facultés de Théologie: sous les soutanes des prêtres, la saleté de mille années. Les convulsions de la révolution pénètrent dans les moindres replis de la vie ordinaire de la faculté, bouleversent et désorganisent les pratiques séculaires dans le rapport entre professeurs et étudiants. La contestation ne connaît pas de zones franches. À Tübingen, Küng et ses amis en font aussi les frais. Les "rebelles monopolisent" la paroisse universitaire Saint-Jean et réclament l'élection démocratique de l'aumônier. Puis ils s'allongent sur les marches de l'escalier de la faculté, empêchent les professeurs d'entrer: ils n'ont plus le temps d'écouter des cours inutiles, ils doivent se préparer à la révolution qui s'approche. Ratzinger subit à plusieurs reprises ces "procès du peuple" de la part des étudiants. Voici ce que raconte Martin Trimpe: «Ils interrompaient le cours en hurlant ou montaient sur la chaire et l'obligeaient à répondre à leurs questions "révolutionnaires"». D'autres enseignants essaient de faire des clins d'yeux aux contestataires. Le professeur bavarois répond paisiblement avec sa logique habituelle. Mais sa faible voix est souvent couverte par les hurlements. Seckler note encore ceci: «Il est très fort dans les discussions paisibles, argumentées. Mais dans l'opposition violente, il perd contenance. Il ne sait pas crier, il est incapable de parler plus fort que les autres de façon à s'imposer».

Malgré cela, Ratzinger éprouve une sympathie, véritable quoique mêlée de tristesse, pour tous ces jeunes qui lui compliquent la vie.

Parmi eux il y a Karin, une belle fille blonde qui, bien qu'insupportable, cherche visiblement quelque chose et exprime confusément à travers son rêve révolutionnaire l'attente d'une vie différente, bonne, le désir d'être heureuse. Ratzinger l'écoute sans ménager son temps. Mais Karin meurt subitement. Voici le récit de Trimpe: «C'est moi qui l'ai dit au professeur durant un déjeuner. Il a été très affecté par cette nouvelle et est resté silencieux. Puis je suis sûr qu'il a apporté à la messe, sur l'autel, sa compassion pour la vie et la mort de cette jeune fille, en confiant à la miséricorde du Seigneur le salut de son âme».

Dans ses cours aussi, comme c'est son habitude, Ratzinger au début prend au sérieux et met en valeur les exigences de la critique marxiste, lesquelles peuvent aussi exprimer l'attente d'un salut historique réel, non enfermé dans le ghetto de l'individualité subjective. Mais c'est pour lui un choc terrible lorsque la contestation devient parodie sacrilège, tendance bourgeoise à la rébellion, attaque corrosive et dévastatrice de ce qu'il a de plus cher. C'est ce que raconte aujourd'hui l'ancien étudiant de Ratzinger Werner Hülsbusch, curé à la retraite d'une paroisse des environs de Münster: «Il n'en pouvait plus de lire des manifestes qui décrivaient Jésus et saint Paul comme des frustrés sexuels, d'entendre les propos de ceux qui tournaient la croix en dérision en la présentant comme un symbole du sado-masochisme. Il souffrait de tout cela».

L'atmosphère toujours plus envenimée de Tübingen empoisonne la période qui précède son transfert à la nouvelle faculté de Théologie inaugurée en 1967, en Bavière. À la dernière rencontre avec le cercle des doctorants de Tübingen, le professeur arrive un peu en retard dans la deux-chevaux de Peter Kuhn. Le chauffeur freine brusquement devant les étudiants qui attendent Ratzinger et la plaque d'immatriculation de Tübingen se détache et tombe bruyamment à terre. Tous les étudiants éclatent de rire.

Un repentir du Concile?

Le transfert de Ratzinger de Tübingen à Ratisbonne est souvent considéré comme le temps de la métamorphose, c'est-à-dire le moment où le théologien réformateur du Concile, traumatisé par l'expérience de Tübingen, commence à se transformer en conservateur lucide (ou insidieux, selon qui parle). C'est alors que naissent les mythes du Ratzinger-titan de la contre-offensive orthodoxe aux maux du temps et le mythe opposé du Ratzinger crypto-conservateur qui jette son masque de théologien réformiste et révèle ses pulsions réactionnaires viscérales.

Le premier à le soustraire au rôle de repentir qu'on veut, à droite comme à gauche, lui faire endosser a été à plusieurs reprises Ratzinger lui-même. «Ce n'est pas moi qui ai changé, ce sont eux qui ont changé», dira-t-il en 1984 dans son livre-interview édité



Hans Küng

par Vittorio Messori, en parlant des théologiens qui écrivent avec lui sur le Concilium. «On trouve déjà le même refus de reconnaître un changement radical dans le regard qu'il porte sur les choses après Tübingen», dit Victor Hahn – le rédemptoriste qui a été le premier élève à passer son doctorat avec Ratzinger – «dans l'interview accordée par notre professeur à l'hebdomadaire diocésain de Munich en 1977, peu après sa nomination comme archevêque du chef-lieu bavarois».

Ce qui change, ce n'est pas le cœur ni le regard du théologien du Concile mais la situation qu'il trouve devant lui. Pour lui, comme pour beaucoup de protagonistes enthousiastes de la période du Concile – Congar, de Lubac, Daniélou, Le Guillou –, l'attente impatiente de voir mûrir les bons fruits des cent fleurs du Concile s'est transformée en désolation devant une fête ratée. La désagrégation – théorisée au sein même des facultés de Théologie – de toutes les pratiques les plus ordinaires et de toutes les données essentielles de la Tradition lui apparaît comme un réel processus d'auto-destruction de l'Église. Mais le fait de prendre acte de la situation dans laquelle se trouve l'Église ne débouche pas sur une abjuration ou une *damnatio memoriae* du printemps conciliaire. «Je me rappelle», raconte Peter Kuhn, «qu'à l'époque où nous, ses étudiants, nous étions encore dans l'euphorie du Concile, lui, citant l'image de l'Évangile, répétait: nous avons ouvert la porte pour chasser un démon de la maison, espérons qu'il n'en sera pas entré sept. Il a écrit la même chose dans un article publié par la revue *Hochland*, en 1969. Mais je ne l'ai jamais entendu dire: ce que nous avons fait, nous n'aurions jamais dû le faire».

À Rome, Paul VI voit les choses de la même manière. «Nous croyions», dira-t-il le 29 juin 1972, «qu'après le Concile viendrait une journée de soleil pour l'histoire de l'Église. Mais il est arrivé, au contraire, une journée de nuages et de tempête, d'obscurité, de recherches et d'incertitudes, on a du mal à donner la joie de la communion». C'est en 1968 que, devant l'encyclique *Humanae vitae* et la confirmation qui s'y trouve du refus des méthodes modernes de contraception, le désaccord intra-ecclésial avec le magistère arrive à son point culminant. Le canadien Tremblay voit sur une revue catholique une caricature de Paul VI. Il la trouve spirituelle et décide de l'apporter à l'une des réunions pour doctorants que le professeur tenait le samedi. «Quand je la lui ai montrée avec un clin d'oeil», dit-il, «il m'a foudroyé d'un regard sévère». Le message est clair: on ne plaisante pas avec le Pape. «Mais le sens si catholiquement libre qu'il avait du rapport avec le Siège apostolique», fait remarquer Tremblay, «l'immunisait aussi contre ce "fondamentalisme magistériel" qui me semble en vogue aujourd'hui. Le fondamentalisme de ceux qui n'ouvrent la bouche que pour citer des documents vaticans à peine sortis des presses». En prêtre bavarois, devant la tempête qui s'abat avec plus de force sur les Églises du nord de l'Europe, Ratzinger n'invoque pas comme panacée l'intervention du gendarme romain. Il revient aux évêques de proclamer la foi des apôtres dont ils sont les successeurs et de défendre les simples fidèles contre ceux qui empoisonnent les puits de la grâce. «En 1965», note Beinert, «Ratzinger avait écrit avec Karl Rahner le livre-clef *Primaute et épiscopat*, dans lequel, en un certain sens, le mot le plus important était la conjonction de coordination entre les deux termes. Sur la *quaestio disputata* du rapport entre pape et évêques, Ratzinger est toujours resté sur la ligne définie par le Concile». Il lui échappe aussi parfois, avec les étudiants, des remarques sagaces sur le conformisme des cercles universitaires romains. «J'avais séjourné à Rome pendant dix ans», dit encore Beinert, «j'avais fait mes études à l'Université pontificale grégorienne et j'avais été pendant longtemps élève du Collège pontifical allemand. Pendant un entretien avec le groupe des doctorants, le professeur a posé un problème et nous a demandé à nous, étudiants, ce que nous en pensions. Puis il a ajouté en souriant: il est inutile de demander à Monsieur Beinert; il a fait ses études à Rome et on sait déjà ce qu'il pense et ce qu'il doit dire...».



Joseph Ratzinger avec Karl Rahner

Savoir sourire de soi

Un épisode marginal qui s'est produit vers la fin de la période de Tübingen est particulièrement éclairant. Durant l'été 1969, des professeurs de Tübingen écrivent un article dans lequel ils lancent une idée à effet: abolir la durée à vie de l'épiscopat en fixant une limite de temps pour le ministère des évêques résidentiels. Le texte est publié en bonne place sur le *Theologische Quartalschrift*, la prestigieuse revue de Tübingen qui est fière d'être la première née des revues théologiques allemandes. Avant la publication, tous les professeurs de la faculté catholique, y compris Ratzinger, souscrivent l'article. Tout au long des douze pages de cet écrit, sont accumulés des arguments sociologiques pour démontrer que les «bases et la conception du droit de l'Église face à l'image actuelle de la société se présentent comme un monde passé, étranger». Selon les auteurs, l'actuelle configuration de la juridiction épiscopale ne se réfère pas non plus «à l'Évangile ni même à la structure des premières communautés chrétiennes mais seulement à une tradition apparue plus tardivement», qui, «sous différents aspects, n'est plus adaptée». Puis ils exposent leur proposition pour adapter aux temps nouveaux le pouvoir épiscopal. Selon les professeurs

de Tübingen, «la période de durée du ministère des évêques résidentiels doit être dans l'avenir de huit ans. Une réélection ou une prolongation de la période du ministère n'est possible que de manière exceptionnelle et pour des raisons objectives, extérieures, dues au contexte politique de l'Église». Les auteurs spécifient que la proposition ne concerne, pour l'instant, que l'Europe occidentale». Quant aux «implications pour l'élection à la papauté», elles sortent, disent-ils «du présent exposé et ne sont donc pas discutées ici». Autre *excusatio non petita*, vu que la provocation lancée implique *ipso facto* la possibilité de faire aussi pour l'évêque de Rome l'hypothèse d'un mandat *ad tempus*.

L'adhésion de Ratzinger à la proposition de ses collègues s'accorde mal avec le profil de l'opposant pur et dur qui se retranche

pour résister aux dérives théologiques du temps. Mais elle ne peut pas non plus être invoquée pour soutenir le stéréotype opposé, celui d'un Ratzinger théologien incendiaire destiné à tourner peu après casaque. Voici ce que raconte à *30Jours* Seckler, qui était l'un des auteurs de cet article et qui le considère aujourd'hui comme "un péché de jeunesse": «Ratzinger était, au début, le seul qui ne voulait pas signer le texte. Sa conception de l'épiscopat ne se conciliait pas avec les thèses soutenues par notre proposition. Je suis alors allé chez lui pour essayer de le convaincre. Nous avons pris un café et avons longuement parlé. Et quand je suis sorti, j'avais obtenu son adhésion». Ses étudiants les plus proches sont eux aussi cette fois-là perplexes. Voici ce que dit Trimpe: «Le professeur soutenait d'habitude avec détermination ses convictions. Dans ce cas, peut-être avait-il mal lu l'article ou bien a-t-il cédé aux pressions pour avoir la paix. Il voulait éviter d'autres discussions avec ses collègues». Il se peut aussi que ce qu'on lui demande – une simple adhésion à un texte collectif – ne lui semble pas si important. Après la publication de l'article, alors que ses étudiants et ses collaborateurs sont inquiets, Ratzinger ne paraît pas trop s'en faire pour sa réputation. Il indique lui-même une manière subtilement humoristique d'apaiser leur inquiétude. «Quand il a vu, raconte encore Trimpe, que certains d'entre nous étaient scandalisés, il a souri et a dit: eh bien! si vous êtes fâchés, écrivez quelque chose, écrivez un article contre cette proposition, et je vous aiderai à le publier».

C'est ainsi que l'assistant Kuhn et Martin Trimpe ont préparé un long article, qui est sorti en deux fois sur la revue *Hochland*, pour réfuter, à l'instigation de leur professeur, les thèses sur l'épiscopat à temps déterminé qu'il avait lui-même souscrites. Kuhn ne peut s'empêcher de faire cette remarque: «Cet article, nous l'avons fait publier seulement quand nous nous étions déjà transférés avec notre professeur à Ratisbonne. À Tübingen, ils nous auraient peut-être pris pour des hérétiques».

À suivre

(avec la collaboration de Pierluca Azzaro)





30 JOURS

Dans
l'Église et
dans le
monde
mensuel
international
dirigé par
Giulio
Andreotti

Extrait du N. 8 - 2006

L'HISTOIRE DE JOSEPH RATZINGER 1969-1977

Il pensait que c'était la gare d'arrivée, mais au contraire...

Ses anciens élèves racontent la dernière période d'enseignement de Ratzinger à l'Université bavaroise qui venait à peine d'être inaugurée. Entouré de l'estime de ses étudiants et de l'affection de ses frères, le professeur de Théologie dogmatique croit être arrivé à ce qui est pour lui la situation idéale. Mais Paul VI viendra bouleverser ses projets

par Gianni Valente

À Ratisbonne on vit bien. Le Danube qui coule lentement, les ruelles piétonnières et les tours patriciennes du centre historique, les chants liturgiques des *Regensburger Domspatzen*, le chœur des "moineaux du Dôme" qui accompagne les messes solennelles dans la cathédrale gothique Saint-Pierre: tout concourt à donner cette impression d'urbanité vivante et tranquille qui, héritée d'époques importantes, est le visage paisible et aimable de ce que l'on appelle la civilisation européenne d'Occident. Une touche de grâce ordinaire, accentuée peut-être par le destin qui a transformé plus d'une fois la ville en un avant-poste, une sorte de sentinelle qui s'est trouvée à la frontière avec d'autres mondes. Quand les Romains la fondèrent, on entendait dans l'ancienne *Castra Regina* les indéchiffrables langues des Celtes, avant que d'autres peuples venus de l'Est ne renversent l'Empire. Dans la seconde moitié du siècle dernier, à moins de quatre-vingt kilomètres de la ville bavaroise, passait la frontière avec la Tchécoslovaquie. La ville se trouvait donc sur la frontière qui séparait l'Occident de ce monde "autre" qu'était le socialisme réel.

En 1968, dans la ville voisine de Prague, le printemps de Dubcek est balayé par les chars d'assaut soviétiques, tandis que, dans les universités

d'Occident, la révolte des fils de la bourgeoisie revêt l'habit de la subversion marxiste de l'ordre social. L'année précédente, l'État libre de Bavière a inauguré, à Ratisbonne justement, sa quatrième Université et, de l'avis de certains, la faculté de Théologie devrait avoir comme mission spécifique la confrontation avec l'univers communiste: il faut bien faire quelque chose, analyser avec une rigueur théologique toute germanique ces urgences de l'histoire que beaucoup, dans l'Église, commencent à interpréter comme les signes avant-coureurs de l'Apocalypse, comme les craquements d'un monde qui va s'écrouler. Il y a des gens qui voudraient dès le début confier la chaire de Théologie dogmatique de la nouvelle Faculté au professeur Joseph Ratzinger. Le brillant théologien du Concile, ce professeur estimé de tous, a quitté en 1966 la Faculté de théologie de Münster et a accepté l'"appel" de la Faculté de Tübingen pour se rapprocher de son *Heimat*, sa terre natale de Bavière, laquelle est toujours pour lui – et surtout pour sa sœur qui l'entoure de soins maternels – l'objet d'une poignante nostalgie. Heinrich Schlier, le grand exégète catholique venant du luthérianisme, ami de Ratzinger depuis les années où ils enseignaient ensemble à Bonn, l'a averti: «Attention», lui a-t-il dit,



Une photo panoramique de Ratisbonne et du Danube

«Tübingen n'est pas la Bavière». Joseph et sa sœur Marie s'en aperçoivent vite. Mais, s'il est séduit par ce transfert à Ratisbonne en 1967, à l'ouverture de la nouvelle Université, il résiste pourtant à la tentation: il a débarqué depuis peu avec un déménagement considérable dans la prestigieuse citadelle de la théologie souabe et surtout il n'a aucune envie de se mêler de tous les problèmes technico-logistiques qui accompagnent les phases de rodage des nouvelles institutions universitaires. C'est ainsi que la chaire *regensburghese* de Dogmatique est confiée à Johann Auer, son collègue au temps de Bonn. Mais deux ans plus tard, au début de 1969, tout a changé. À Tübingen, les convulsions de la rébellion ont saboté, dans la Faculté de Théologie aussi, le cours ordinaire de la vie universitaire: cours, examens, réunions sont devenus un champ de bataille: «Je n'avais pas personnellement de problème avec les étudiants. Mais j'ai vraiment vu comment s'exerçait la tyrannie, sous des formes parfois brutales», dira Ratzinger à propos de cette période, dans son livre-interview *Le sel de la terre*. «Au début de 1969», raconte Peter Kuhn, qui était alors assistant de Ratzinger, «j'ai rencontré Schlier. Il m'a demandé comment se portait notre "chef" à Tübingen. Je lui ai répondu que les choses n'allaient pas bien du tout. Il m'a alors dit: "Ils ont décidé à Ratisbonne de créer une deuxième chaire de Dogmatique. Je connais bien là le professeur Franz Mussner, qui enseigne l'Exégèse du Nouveau Testament. Je pourrais lui faire savoir que Ratzinger a changé d'avis et qu'il pourrait être intéressé par un appel de leur part". "Oui", lui ai-je dit, "ce que vous pouvez faire, faites-le tout de suite"». C'est ainsi qu'après l'été 1969, Joseph Ratzinger rejoint ce qu'il pense alors être son poste définitif. «Je voulais poursuivre mes recherches de théologie dans un contexte moins agité et je ne voulais pas être entraîné dans des polémiques continuelles», écrira-t-il dans son autobiographie pour justifier sa fuite de Tübingen. Selon son ancien élève Martin Bialas, aujourd'hui recteur de la maison des passionnistes près de Ratisbonne, les raisons étaient autres: «Son frère Georg était devenu directeur des *Domspatzen*. Se transférer à Ratisbonne voulait dire que les trois frères Ratzinger pourraient finalement vivre ensemble. Je suis sûr que cela a été la raison décisive de son arrivée ici et non les polémiques théologiques». Dans le bourg de Pentling, où il va habiter avec sa sœur et où il se fera construire en 1972 une petite villa avec jardin, Joseph Ratzinger dit la messe tous les jours, y compris le dimanche. Sa sœur est toujours à ses côtés: «Voilà, Joseph et Marie arrivent», disent en plaisantant les paroissiens quand ils les voient déboucher sur le sentier qui mène à l'Église.

Ratzinger, l'œcuménique

Quelles que soient les motifs premiers de son transfert, à Ratisbonne, c'est une nouvelle aventure qui commence pour Ratzinger. La Faculté de Théologie remplace l'École des Hautes Études en Philosophie et Théologie du diocèse et, dans les premiers temps, elle hérite du siège de cette dernière, qui se trouve depuis 1803 dans le cloître des dominicains, celui dans lequel avait oeuvré saint Albert le Grand. Toutes les activités universitaires seront très vite transférées dans les bâtiments du nouveau siège, à la périphérie de la ville. Pour se rendre à l'Université, Ratzinger emprunte habituellement les transports publics. Parfois ses élèves et collaborateurs l'invitent à monter dans leurs voitures improbables: la deux-chevaux Citroën de Kuhn, la plus sérieuse Opel Kadett de Wolfgang Beinert.

La nouvelle Faculté de Théologie est comme une table rase. Elle n'a pas derrière elle la grande histoire de Tübingen, mais cela comporte aussi des avantages: on peut travailler en toute liberté, sans sentir peser sur soi un passé encombrant. En comparaison du chaos soixante-huitard de Tübingen, la Faculté semble un îlot de tranquillité. Mais elle ne doit pas être considérée pour autant comme un bunker de la résistance réactionnaire face aux dérives de la théologie post-conciliaire. Parmi les étudiants, les mots d'ordre de la mobilisation politique sont les mêmes que partout ailleurs: «Pour la victoire du peuple vietnamien», dit une inscription en gros caractères rouges sur les murs du restaurant universitaire. Le corps professoral de la Faculté est tout entier de nomination récente. Les professeurs ont une sensibilité et un profil théologique différents, parfois même opposés. Les deux extrêmes sont représentés par le vieil Auer, fidèle à la théologie scolastique, et par Norbert Schiffrers, qui enseigne la théologie fondamentale et qui est proche de la théologie de la libération. «À vrai dire», confie Martin Bialas, «on disait que l'évêque de Ratisbonne Rudolf Graber considérait aussi Ratzinger comme "un peu moderniste" et son arrivée à la Faculté l'inquiétait. Mais il n'a pas mis son veto comme il aurait pu le faire». Et en effet, les choix que fera Ratzinger et les initiatives qu'il prendra les années suivantes – thèmes et méthodes d'enseignement, participation à la vie de faculté, prises de position publiques – ne semblent pas correspondre au cliché du transfuge conservateur ou du théologien du Concile repentini.

Il suffit de parcourir les titres des cours et des séminaires pour voir comment l'actualité ecclésiale et théologique ainsi que le dialogue œcuménique avec les autres confessions chrétiennes sont toujours présents dans l'horizon des intérêts de Ratzinger. En 1973, son principal séminaire est centré sur les textes de la session plénière du Concile œcuménique des Églises, section "Foi et Constitution", à laquelle il a pris part avec l'autre théologien allemand Walter Kasper. Dans le semestre d'hiver 1973-74, le cours principal de Christologie est accompagné d'un séminaire qui passe en revue toutes les "nouveau-tés" théologiques produites dans ce domaine par les auteurs contemporains, de Rahner à Moltmann, de Schoonenberg à Pannenberg. En 1974, le cours d'Ecclésiologie est accompagné d'un séminaire entièrement consacré à la *Lumen gentium*, la Constitution du Concile Vatican II. En 1976, le séminaire principal pose le problème de la possibilité pour l'Église catholique de reconnaître la *Confessio Augustana*, la formule de foi rédigée par le luthérien Philipp Melancthon. Le séminaire valorise les arguments en faveur de cette reconnaissance, que soutient l'étudiant de Ratzinger Vinzenz Pfnür et que le maître semble lui aussi souhaiter. La méthode consiste là aussi à affronter directement et sans tabou les points cruciaux des problèmes. Comme



le raconte le verbite Vincent Twomey, son étudiant dans les années de Ratisbonne, dans son livre *Benedict XVI: The Conscience of Our Age. A Theological Portrait*, «au début de chaque semestre, des étudiants de toutes les années et des disciplines les plus diverses se rencontraient dans l'une des plus grandes salles de lecture pour écouter avec attention et ravissement les lectures d'introduction de Joseph Ratzinger. Quelque fût le traité qu'il avait à étudier dans ce semestre (création, christologie, ecclésiologie), il commençait toujours par situer la matière dans le contexte culturel contemporain, puis à l'intérieur de la pensée théologique la plus récente, pour ensuite présenter son point de vue original, savant et systématique sur le sujet». La seule chose qu'il demande à ses étudiants, c'est de garder leur esprit critique en éveil, y compris devant les nouvelles formes de conformisme. Voici ce que raconte un autre étudiant de Ratzinger, Joseph Zöhrer, qui enseigne aujourd'hui la théologie à la Haute École des Études pédagogiques à Fribourg: «Il réagissait avec une fine ironie quand, dans la discussion, on utilisait des arguments peu solides. Une fois, un étudiant avait soutenu une thèse qu'il faisait reposer sur une simple citation du théologien Karl Rahner. Ratzinger lui a répondu en lui envoyant cette petite pique: "Il est singulier qu'après avoir légitimement déclaré son scepticisme à l'égard de la formule 'Roma locuta causa finita', on passe sans sourciller à la formule 'Rahner locuto causa finita'"...».

Parmi ses collègues, il y en a avec lesquels Ratzinger a des affinités électives. Il se sent en particulier en accord avec les exégètes Mussner et Gross. Mais il garde toujours une attitude réservée, n'est pas de ceux qui cherchent à s'emparer du pouvoir dans l'Université et n'attire pas sur lui de sentiments conflictuels. «Par nature», explique Bialas, «ce n'est pas un homme polémique, ce n'est pas quelqu'un qui aime se battre. C'est pourquoi, j'ai toujours pensé qu'il a un peu souffert durant ces presque vingt-cinq années où il a dû accomplir la mission que lui avait confiée Jean Paul II à la tête de l'ex-Saint-Office». À Ratisbonne, les autres professeurs profitent de son caractère accommodant, qui s'avère très utile quand on cherche des compromis satisfaisants dans les querelles universitaires. C'est l'une des raisons pour lesquelles il est choisi pour être d'abord doyen de la Faculté puis même professeur de l'Université. C'est en cette dernière qualité qu'il contribue lui aussi à écarter avec délicatesse la demande de cours de base de marxisme, patronnée surtout par les étudiants et par le personnel administratif à l'intérieur des organes de gestion de l'Université.

À l'école de la libre-pensée

Les cours de Ratzinger sont les plus courus de la Faculté. Ils a généralement entre cent cinquante et deux cents étudiants. Mais le plus impressionnant – et ce n'est pas sans susciter quelque jalousie – c'est surtout le groupe toujours plus nombreux d'étudiants venant de toute l'Allemagne et du monde entier qui demandent à faire, sous sa direction, leurs travaux pour le doctorat ou l'habilitation à l'enseignement universitaire. Un cénacle qui, à l'initiative de Peter Kuhn, de Wolfgang Beinert et du religieux des Schönstatt Michael Marmann, a déjà depuis Tübingen ses règles et son organisation, mais qui vivra son âge d'or dans les années Soixante-dix.



Joseph Ratzinger avec Hans Maier, ministre de l'Éducation de Bavière, et l'abbé Augustin Mayer, aujourd'hui cardinal, durant une pause café pendant le Synode de Würzburg, en 1971

Ratzinger interprète de façon atypique son rôle de *Doktorvater*, figure du "professeur-père" caractéristique de la tradition universitaire allemande. Il n'a pas le temps de suivre séparément ses doctorants car ils sont trop nombreux. Son *Schülerkreis* (cercle d'étudiants) compte en effet presque toujours vingt-cinq étudiants environ. Il les rassemble tous dans des rencontres qu'il fixe d'habitude le samedi matin, tous les quinze jours, au séminaire diocésain de Ratisbonne. La demi-journée de coexistence *extra moenia Universitatis* s'ouvre toujours par la messe. Puis, à chaque fois, les étudiants font à tour de rôle un rapport sur l'état de leur recherche et le soumettent au jugement critique des autres. L'ampleur du domaine couvert par les thèses assignées aux doctorants – de saint Irénée à Nietzsche, de la théologie médiévale à Camus, du Concile de Trente aux philosophes personalistes – apporte une confirmation indirecte de l'ouverture de cet enseignement. «De temps en temps, l'un de nous», explique le père Bialas, «s'amusait à projeter la création d'une école de Théologie ratzingerienne. Mais le premier à balayer cette idée, c'était notre professeur. Il disait toujours qu'il n'avait pas "sa" théologie particulière». «La discussion», se rappelle Twomey, «régnait en maître. Sur chaque sujet, Ratzinger passait en revue toutes objections, les objections historiques comme celles qui venaient des

théologiens contemporains, et il prenait au sérieux toutes les opinions et les hypothèses, même celles du dernier arrivé». L'esprit de "maïeutique" dans lequel il dirige les débats lui permet de réduire au minimum ses interventions. Il adopte une attitude impartiale, *super partes*, même en face des controverses qui s'enflamment, avivées par cette façon démocratique de mener en assemblée le *Doktoranden-Colloquium*. «Vu qu'à l'intérieur du groupe le spectre total des opinions théologiques était représenté», explique Twomey, «une certaine tension était inévitable». Et en effet le *Schülerkreis* ratzingerien ne ressemble pas du tout à un *think tank* de la pensée unique théologique ou à une fabrique de clones du maître confectionnés sur mesure: et encore moins à un rassemblement de carriéristes universitaires. Font partie de ce doctorat de futurs Monseigneurs de la Curie romaine, mais aussi de gracieuses et timides jeunes filles coréennes, des oecuménistes non repentis à côté de religieux austères et généreux, qui passeront leur vie dans les missions. Plus tard, ils seront plus d'un, parmi ces théologiens en herbe – comme Hansjürgen, Verweyen et Beinert –, à prendre

des positions très différentes de celles de leur ancien maître sur des questions théologiques débattues, comme celles du sacerdoce féminin et du Catéchisme unique pour toute l'Église catholique. «À y repenser aujourd'hui», admet Zöhrer, «je suis étonné de la liberté dont nous jouissions. Surtout maintenant que je sais comment d'autres *Doktorvater*, qui avaient la réputation d'être très libéraux, serraient leurs élèves dans des carcans étroits, très étroits, et les punissaient même s'ils laissaient affleurer le moindre désaccord sur les sujets étudiés...».

Depuis les temps de Tübingen, le cercle a pris l'habitude d'organiser chaque fin de semaine des rencontres avec des professeurs et des théologiens célèbres, à l'extérieur de la Faculté. C'est ainsi qu'au cours des années le *Doktorvater*, dont les cheveux sont désormais blancs, et ses élèves auront l'occasion de rencontrer tous les grands du panorama théologique post-conciliaire et de dialoguer avec eux: d'Yves Congar à Karl Rahner, de Hans Urs von Balthasar à Schlier, de Walter Kasper à Wolfhart Pannenberg jusqu'à l'exégète protestant Martin Hengel. Des occasions uniques qui rempliront la mémoire collective de souvenirs heureux et emblématiques. Comme le jour où le groupe partit de Tübingen pour Bâle pour rencontrer le grand théologien protestant Karl Barth. «Par une heureuse coïncidence», raconte Kuhn, «nous sommes arrivés là-bas juste au moment où Barth, qui était déjà professeur émérite, faisait avec ses élèves un séminaire sur la *Dei Verbum*, la Constitution du Concile Vatican II sur les sources de la Révélation divine. Nous nous sommes joints à eux et nous avons été surpris par le sérieux avec lequel Barth et ce groupe d'étudiants protestants approfondissaient ce sujet qui, dans les cercles catholiques, était souvent abordé avec une superficialité embarrassante. Barth était plein de curiosité. C'était lui qui posait des questions à notre professeur avec une attitude de grande déférence, quoique celui-ci fût bien plus jeune que lui». Au contraire, dans la rencontre avec le grand théologien suisse Balthasar, quelques étudiants ont contesté sa théorie de l'enfer vide. Et cela l'a un peu irrité.

Théologiens “de centre”

La liberté est le goût de se confronter ouvertement avec des façons de voir et de sentir éventuellement très éloignées des siennes, et ce goût ne peut être interprété comme une forme de relativisme théologique. Face aux disputes qui agitent l'Église de ces années-là, Ratzinger ne s'esquive pas dans son îlot de bonheur de Ratisbonne. Tout en restant fidèle à son habitude de ne pas lancer d'anathèmes, il opère des choix clairs et nets dans le conflit qui divise l'“l'internationale des théologiens” qui avaient participé ensemble à l'aventure conciliaire. La fracture se fait sentir aussi à l'intérieur de la Commission théologique internationale – instituée en 1969 par Paul VI sur proposition du premier Synode des évêques –, dont Ratzinger a fait partie dès le début. C'est là que le professeur bavarois se retrouve du côté de ceux – Balthasar, Henri de Lubac, Marie-Jean Le Guillou, Louis Bouyer, le chilien Jorge Medina Estévez – pour qui la frénésie de “révolution permanente” qui a contaminé une bonne partie des milieux théologico-universitaires est une dénaturation, une caricature de la réforme indiquée par le Concile Vatican II. À l'intérieur même de l'organisme dont les membres ont été nommés par le Pape, les discussions sont âpres. Comme le note Ratzinger lui-même dans son auto-biographie, «Rahner et Feiner, l'œcuméniste suisse, abandonnèrent finalement la Commission qui, selon eux, n'arrivait à aucune conclusion, parce qu'elle n'était pas dans sa majorité disposée à adhérer aux thèses radicales». En 1972, la naissance de la revue *Communio* vient sanctionner, dans le domaine de l'édition cette fois, la fin du “front uni” des théologiens de la période post-conciliaire. Elle est patronnée par Balthasar qui est un pôle d'attraction pour tous les milieux théologiques hostiles au radicalisme de *Concilium*, la revue internationale – Ratzinger fait partie des fondateurs – parue en 1965. Cette dernière revue avait été créée comme l'instrument unitaire de surveillance, que le lobby des théologiens, galvanisé par le rôle de guide qu'il avait assumé au Concile, aurait dû exercer sur la réalisation du programme conciliaire. Le professeur bavarois participe dès le début au projet *Communio*, qui trouve immédiatement un «toile d'araignée» – c'est l'expression employée par Balthasar – de supporters internationaux que le projet intéresse. Parmi les plus empressés à s'inscrire au nouveau front théologique figurent quelques «jeunes gens prometteurs de Communion et libération» (c'est ainsi que les définit Ratzinger dans son autobiographie) et, parmi eux, l'actuel patriarche de Venise Angelo Scola. Fait partie du comité de rédaction de l'Édition allemande Hans Maier, ministre de l'Éducation de Bavière. À partir de 1974 se multiplient les éditions en d'autres langues: édition américaine, française, chilienne, polonaise, portugaise, brésilienne... Dans les années Quatre-vingt et Quatre-vingt-dix, presque toutes les composantes de l'important bataillon de théologiens que Jean Paul II appelle à l'épiscopat – il choisira ensuite beaucoup d'entre eux pour les faire entrer dans le Sacré Collège cardinalice – viennent du vivier de *Communio*: les allemands Karl Lehmann et Kasper, le suisse Eugenio Corecco – disparu en 1995 – le brésilien Karl Romer, le belge André Mutien Léonard, l'italien Scola de *Communion et libération*, le chilien Medina Estévez, le canadien Marc Ouellet, le dominicain autrichien Christoph Schönborn (qui fait aussi partie de la *Schülerkreis* de Ratzinger pour avoir suivi pendant deux semestres les cours du professeur bavarois à Ratisbonne). En 1992, célébrant le vingtième anniversaire de *Communio*, Ratzinger fera un bilan personnel de cette expérience collective, en évitant toute forme d'auto-célébration: «Avons-nous eu assez de ce courage? Ou bien plutôt nous sommes-nous retranchés derrière notre érudition théologique pour démontrer, un peu trop, que nous étions nous aussi à la hauteur de notre temps? Avons-nous vraiment



Ratzinger durant les travaux de la Conférence épiscopale allemande, à Stappelfeld, en mars 1971

envoyé dans un monde affamé la parole de la foi d'une manière qui soit compréhensible et qui aille droit au cœur? Ou bien ne serions-nous pas, par hasard, restés nous aussi, avec notre langage de spécialistes, à l'intérieur du cercle de ceux qui s'amusent à se passer le ballon entre eux?».

L'invitation est confirmée

«La sensation que j'acquerrais toujours plus clairement ma propre vision théologique», écrit Ratzinger dans son autobiographie, «fut la plus belle expérience des années de Ratisbonne». Malgré l'amertume que suscitent en lui les conflits qui déchirent l'Église au milieu des années Soixante-dix, le théologien, qui a désormais presque cinquante ans, goûte déjà les joies ordinaires de ce qui lui semble être la gare d'arrivée de son parcours universitaire: vivre dans sa Bavière natale, jouir de l'affection de ses frères bien-aimés, apporter des fleurs à ses parents qui reposent au cimetière, près de chez lui. Et faire, comme travail, ce qui lui plaît le plus. De toute sa vie, il n'a jamais désiré faire autre chose qu'étudier la Théologie et l'enseigner, entouré par un groupe de collaborateurs libres et passionnés, dans l'espoir de transmettre aux étudiants qui viennent l'écouter du monde entier le goût de tirer toujours de nouvelles richesses des Pères de l'Église, de la divine liturgie et de tout le trésor de la Tradition. Aussi, quand, durant l'été 1976, meurt à l'improviste le cardinal archevêque de Munich Julius Döpfner, Ratzinger ne prend pas au sérieux les bruits qui commencent à circuler et qui l'indiquent comme l'un des successeurs possibles: «Les limites de ma santé étaient également connues ainsi que le fait que j'étais étranger aux tâches de gouvernement et d'administration», écrit-il encore dans son autobiographie. Et pourtant le choix de Paul VI tombera sur lui.

Reinhard Richardi, qui était, ces années-là, professeur à la Faculté de Droit et qui noua avec Ratzinger une solide amitié qui dure encore, raconte à *30Jours*: «La surprise a été très grande. Évidemment Paul VI l'appréciait, voyait en lui un grand théologien dans la ligne de la réforme conciliaire, et il voulait le faire participer à la direction de l'Église. On l'a compris aussi à la sollicitude avec laquelle il l'a créé cardinal quelques mois après l'avoir nommé archevêque. Maintenant, en voyant qu'il lui a succédé sur le trône de Pierre, il dirait peut-être: j'étais certain que le Seigneur tournerait son regard vers lui». Mais, à cette époque, le futur Benoît XVI ne pensait vraiment pas à cela. «Je me rappelle très bien», raconte Richardi, «quand s'est répandue la nouvelle de sa nomination comme successeur de Döpfner. Ce jour-là, ma femme, mes enfants et moi-même étions invités chez lui. Il nous a appelés au téléphone et nous a dit: "L'invitation est confirmée, même si on m'a nommé évêque. À plus tard"».

(avec la collaboration de Pierluca Azzaro)

